



SÉLECTION OFFICIELLE
HORS COMPÉTITION
 FILM DE CLOTÛRE
 FESTIVAL DE CANNES

RICHARD GRANDPIERRE ET JEROME SEYDOUX PRESENTENT

ORLANDO BLOOM FOREST WHITAKER

ZULU



UN FILM DE JEROME SALLE

SCENARIO DE JULIEN RAPPENEAU ET JEROME SALLE
 D'APRES LE ROMAN "ZULU" DE CARYL FERREY

© EDITIONS GALLIMARD COLLECTION SERIE NOIRE 2008

WWW.PATHEFILMS.COM

SORTIE LE 6 NOVEMBRE 2013

LE CERCLE NOIR. OUTS. © 2013. TOUTES DROITS RÉSÉRVÉS.



Richard GRANDPIERRE et Jérôme SEYDOUX
présentent



SÉLECTION OFFICIELLE
HORS COMPÉTITION
FILM DE CLÔTURE
FESTIVAL DE CANNES

ORLANDO BLOOM

FOREST WHITAKER

ZULU

UN FILM DE **JÉRÔME SALLE**

SCÉNARIO

JULIEN RAPPENEAU & JÉRÔME SALLE
ADAPTÉ DU ROMAN « ZULU » DE CARYL FÉREY
(ED. GALLIMARD - COLLECTION SÉRIE NOIRE 2008)

UNE COPRODUCTION

ESKWAD - PATHÉ - LOBSTER TREE - M6 FILMS
AVEC LA PARTICIPATION DE
CANAL+ - CINÉ+ - M6 - W9

DURÉE : 1H50

SORTIE LE 6 NOVEMBRE 2013

DISTRIBUTION

PATHÉ DISTRIBUTION

2, RUE LAMENNAIS - 75008 PARIS
TÉL. : + 33 (0)1 71 72 30 00
WWW.PATHEFILMS.COM

À CANNES

BOUTIQUE BODYGUARD
45, LA CROISSETTE
JARDINS DU GRAND HÔTEL
STANDARD : + 33 (0)4 93 39 60 97
FAX : + 33 (0)4 93 38 55 36

PRODUCTION

ESKWAD

6, RUE DE MONTFAUCON - 75006 PARIS
TÉL. : +33 (0)1 44 90 70 00

PRESSE

YELENA COMMUNICATION

ISABELLE SAUVANON
TÉL. : +33 (0)6 07 04 33 91
ISAVANON@YELENACOM.FR

MATÉRIEL TÉLÉCHARGEABLE SUR WWW.PATHEFILMS.COM

ESKWAD



CANAL+

CINE +



W9





©Eskwad

SYNOPSIS

DANS UNE AFRIQUE DU SUD ENCORE HANTÉE PAR L'APARTHEID, DEUX POLICIERS POURCHASSENT LE MEURTRIER D'UNE JEUNE ADOLESCENTE. DES TOWNSHIPS DE CAPE TOWN AUX LUXUEUSES VILLAS DU BORD DE MER, CETTE ENQUÊTE VA BOULEVERSER LA VIE DES DEUX HOMMES ET LES CONTRAINDRE À AFFRONTER LEURS DÉMONS INTÉRIEURS.



ENTRETIEN AVEC JÉRÔME SALLE

RÉALISATEUR – COSCÉNARISTE

COMMENÇONS PAR LE FESTIVAL DE CANNES : VOUS ÊTES UN JEUNE RÉALISATEUR, ZULU N'EST QUE VOTRE 4^E FILM... COMMENT VIVEZ-VOUS CE MOMENT UNIQUE DE CLÔTURER LE PLUS GRAND RENDEZ-VOUS MONDIAL DU CINÉMA ?

Ce serait mentir de dire que je ne me sens pas stressé. Ça donne le sentiment que tout va se jouer en une projection ! Il y a l'idée d'un verdict immédiat... Mais je suis très fier d'aller à Cannes avec ZULU. La fierté l'emporte sur le stress.

EST-CE QUE L'AVENTURE ZULU EST DIRECTEMENT LIÉE À CELLE DE LARGO WINCH II, QUI ÉTAIT DÉJÀ UNE PRODUCTION INTERNATIONALE ?

Oui et non. Les deux films sont tellement différents. En sortant de l'expérience LARGO, j'avais à la fois l'impression d'avoir progressé, d'avoir emmagasiné beaucoup d'expérience, tout en étant frustré parce que le film ne me ressemblait pas vraiment et que les autres ne percevaient pas ce que je pouvais et ce que j'avais envie de faire. Il me fallait absolument un projet plus personnel. C'est à dire trouver une histoire qui me touche et la raconter avec un style qui me ressemble.

ET CE PROJET-LÀ DÉMARRE AVEC LE ROMAN DE CARYL FÉREY ?

J'étais en train de finir le tournage de LARGO II et mon monteur, Stan Collet, m'a parlé du livre de Caryl en me disant que le producteur, Richard Grandpierre, avait acheté les droits, qu'il cherchait un réalisateur et que, d'après lui, ce serait un sujet parfait pour moi. J'ai donc lu le roman de Caryl que j'ai effectivement adoré. J'ai contacté Richard via mon agent. Ça s'est passé rapidement même si je dois reconnaître que je me suis engagé dans ce projet avec une certaine prudence. Cette histoire se passe entièrement en Afrique du Sud avec des personnages tous sud-africains et, à part Mandela ou Desmond Tutu comme tout le monde, je ne connaissais pas grand chose de ce pays. Donc je ne savais pas si je serais capable ou légitime pour tourner ce film ! Richard a eu la bonne idée de me proposer d'aller passer deux semaines là-bas, pour me balader, sentir l'atmosphère. C'était une excellente idée puisque je suis vraiment tombé amoureux du pays et plus spécifiquement de Cape Town, où se déroule l'histoire. D'ailleurs aujourd'hui, après y avoir vécu pendant des mois, presque une année entière, je me sens chez moi là-bas. C'est une sensation assez étonnante... En tout cas, ce premier séjour là-bas m'a convaincu qu'il fallait être fidèle au bouquin dans lequel l'Afrique du Sud est un personnage à part entière. Et ne surtout pas «franciser» un des personnages en utilisant un subterfuge scénaristique comme il en avait été question à un moment. Il fallait faire un vrai film sud-africain ! C'était

évidemment plus compliqué car ça obligeait à faire le film entièrement en anglais, avec un casting international. Pas simple. Heureusement, Richard a eu l'envie, le courage et la folie de tenter l'aventure !

LE FILM ÉTANT BASÉ SUR LE ROMAN ORIGINEL, QUELS SONT LES ENJEUX OU LES THÈMES QUI VOUS ONT INSPIRÉ AU MOMENT DE VOUS LANCER DANS CE PROJET ?

Ce que je voulais développer avant tout, c'est cette idée du pardon qui parcourt tout le film. Comme le dit Desmond Tutu : «Pas d'avenir sans pardon.» Le film traite de la difficulté et de la nécessité de pardonner pour aller de l'avant. J'ai un agent à Los Angeles depuis mon premier film, ANTHONY ZIMMER, et je reçois régulièrement des scénarios de là-bas. Pas mal de ces scénarios sont étiquetés «revenge movie». Cette thématique de la revanche, c'est presque un genre à part entière aux États-Unis. Or j'ai un peu de mal avec l'idée de glorifier ce sentiment. Le plus grand classique en matière d'histoire de vengeance, c'est «Le comte de Monte Cristo» et il se trouve que c'est sans doute mon roman préféré ! Mais dans le livre de Dumas, la fin vous fait ressentir l'absurdité, la vacuité de la vengeance. Ce n'est pas le cas de la plupart des «revenge movies», loin de là ! Alors tourner un thriller qui prenait le contre-pied de ce «genre», de cette philosophie, ça m'intéressait. Et l'Afrique du Sud est le pays idéal pour traiter du pardon. À la fin de l'apartheid, le gouvernement a mis en place des «commissions vérité et réconciliation» afin d'éviter l'engrenage de la vengeance et de permettre aux bourreaux de demander pardon à leurs victimes. Et d'être ensuite amnistiés, pardonnés. Un processus de réconciliation pacifique qui a été repris depuis dans d'autres pays, en Afrique ou en Amérique latine.

AVEC UNE VISION TRÈS RUDE DE L'AFRIQUE DU SUD, OÙ L'ON A L'IMPRESSION QU'UN APARTHEID SOCIAL A REMPLACÉ L'APARTHEID RACIAL...

Sincèrement, je ne crois pas que ma vision soit rude. Ce pays, c'est comme l'image du verre à moitié vide ou à moitié plein... Quand on parle avec des Sud-africains, on est frappé par le regard souvent sombre, parfois très pessimiste qu'ils portent sur leur pays. Et moi je leur disais souvent : «Mais regardez : vous avez fait quelque chose d'incroyable. Après des décennies d'un régime atroce, vous vous en êtes sortis sans bain de sang. Et même si ce n'est pas toujours simple, vous vivez ensemble. Rien que ça, c'est un succès !» Seulement, le fait qu'il y ait eu évolution et pas révolution, cela peut donner le sentiment que les choses changent lentement. Trop

lentement pour certains. Mais un traumatisme tel que l'apartheid ne peut pas se régler en une génération. Il faut laisser du temps au temps disait Mitterrand... Pas toujours facile à accepter.

QUAND UN METTEUR EN SCÈNE ÉTRANGER ARRIVE SUR PLACE AVEC UN FILM QUI PARLE DE VIOLENCE, DE DROGUE, DES TOWNSHIPS, COMMENT LES CHOSSES SE PASSENT-ELLES ? COMMENT AVEZ-VOUS ÉTÉ REÇU ?

En me rendant là-bas, je me suis aperçu peu à peu qu'être étranger était peut-être finalement pour moi un avantage, pour raconter cette histoire ! Je n'ai pas, sur mes épaules, le poids de la culpabilité que peuvent ressentir beaucoup de blancs de ma génération, ni le poids de la souffrance et des humiliations passées que peuvent ressentir les noirs, les métis ou les indiens. Et ça me donne sans doute une plus grande liberté pour converser librement, avec tout le monde. Ensuite, il faut passer du temps à rencontrer les gens, discuter, comprendre. Vous savez, les Sud-africains sont eux-mêmes assez lucides sur l'état de leur pays. Ils sont souvent plus durs que je ne le suis ! Je considère au final que ZULU est un vrai film sud-africain : nous n'étions que cinq Français sur place. Tout le reste de l'équipe et du casting, mis à part Forest et Orlando, était composé de Sud-africains. J'ai tout de suite été clair en leur disant que je venais faire un film qui parlait d'eux, de leur pays, et que j'aborderais ce travail avec beaucoup d'humilité, que j'avais besoin d'eux pour tenter de coller à la réalité de ce pays si complexe. Je tenais à ce que ce film puisse être vu par le public sud-africain comme un film sud-africain. Le casting a duré plusieurs mois. Il y a des acteurs formidables en Afrique du Sud qui, malheureusement, n'ont accès le plus souvent qu'à de petits rôles, sur les productions internationales. Ce tournage a d'ailleurs permis quelques belles histoires. Conrad Kemp par exemple, jeune acteur qui joue Dan Fletcher et qui s'est révélé exceptionnel, va déménager à New York cet été car il va monter sur scène à Broadway avec Orlando Bloom pour jouer «Roméo et Juliette» dès le mois de septembre ! Ou Randall Majiet, un ancien membre des gangs, qui était en centre de réhabilitation lorsqu'il a été repéré lors d'un casting sauvage. Randall est un véritable talent naturel qui a tenu ce rôle important avec une assurance incroyable. La journée, il tournait face à Forest Whitaker et le soir il rentrait, toujours accompagné d'un responsable, à son centre de réhabilitation. Je l'ai revu récemment. Il est sorti du centre. Il va bien. Il travaille. Il a un agent et il est bien décidé à continuer dans cette voie. Ce travail d'acteur lui a permis de donner une nouvelle direction à sa vie. Tous ces acteurs ont apporté tellement au film.

AVEC UN ÉCUEIL DANS LEQUEL IL NE FALLAIT PAS TOMBER : CELUI DE FILMER UNE AFRIQUE DU SUD DE CARTE POSTALE. CERTES, IL Y A DES SCÈNES SUPERBES, NOTAMMENT CELLES DE LA PLAGE OU DU DÉSERT, MAIS ON N'EST PAS DANS UN GUIDE TOURISTIQUE !

Non, d'abord parce que j'ai voulu filmer l'Afrique du Sud comme un personnage à part entière, avec sa complexité. Et j'ai pris soin - et cela suit l'action du livre d'ailleurs - que nous tournions partout : dans le centre de Cape Town, dans les quartiers résidentiels du bord de mer, mais aussi dans les townships ou le quartier des Cape Flats. Le quartier historique des métis. Le quartier des gangs. Tout le monde a entendu parler des townships, vu des photos de ces bidonvilles colorés... Il y a même des circuits touristiques... Mais les Cape Flats, c'est autre chose. Là, vous ne verrez aucun touriste ! C'est la misère, la prostitution, les supermarchés de la drogue... C'est le chauffeur qui conduisait notre mini van pendant les repérages qui m'y a emmené : un membre de sa famille y dirige un gang ! Nous avons tourné dans des coins où personne n'avait tourné avant nous. Personne. Et nous avons travaillé avec les résidents aussi bien pour la production, la sécurité que la figuration. Et ça s'est très bien déroulé. Les habitants étaient tellement fiers qu'il se passe quelque chose de positif dans leur quartier.

ON SENT BIEN QUE VOUS REVENDIQUEZ CE FILM EN TANT QU'AUTEUR ET CINÉASTE. QUE VOULIEZ-VOUS ABSOLUMENT GARDER DU ROMAN MAIS AUSSI APPORTER DE PERSONNEL À CETTE HISTOIRE ?

Partir d'un tel roman, c'est d'abord un plaisir : les personnages sont forts, l'intrigue est intelligente. Ça aide ! Caryl Férey est un auteur formidable. En plus, j'ai découvert que c'est un homme formidable. Avec Julien Rappeneau, mon scénariste, il nous a quand même fallu simplifier les choses pour faire rentrer un livre de 400 pages en deux heures de film... Et puis encore une fois, je me suis concentré sur cette thématique du pardon pour qu'elle parcourt tout le film... La difficulté et la nécessité de pardonner pour aller de l'avant. Que ce soit pour un être humain, une communauté ou un pays.

EN DÉTOURNANT AU PASSAGE LE PRINCIPE TRÈS CLASSIQUE DU FILM «DE FLICS», CELUI DES DEUX COLLÈGUES QUI N'ONT RIEN À FAIRE ENSEMBLE MAIS QUI VONT ALLER AU BOUT DE LEUR MISSION...

Oui. Vous remarquerez d'ailleurs qu'Ali et Brian sont très rarement ensemble dans le film ! Bien sûr, on ressent fortement leur amitié et leur respect mutuel. Mais au fond, ces deux types sont aussi très seuls... Ils sont à l'image de leur pays, vivant avec le poids du passé. Noir ou Blanc, ils portent la responsabilité des actes de leurs parents, de leurs ancêtres.





PARLONS MAINTENANT DE VOS DEUX COMÉDIENS PRINCIPAUX : FOREST WHITAKER ET ORLANDO BLOOM. ILS ÉTAIENT VOS CHOIX DEPUIS LE DÉBUT ?

Non, les choses ont bougé en ce qui concerne Forest. Un autre comédien avait été évoqué avant que je n'arrive sur le projet, mais il y a eu un problème de date trois mois avant le tournage... En fait, ça s'est joué en une nuit. Une nuit qui a mal commencé et qui a très bien fini. Quelques heures après que nous ayons dû renoncer au comédien initial, le manager de Forest m'a envoyé un mail me disant qu'il connaissait le projet, que Forest était libre à ces dates et qu'il serait sûrement intéressé par le rôle ! Il était trois heures du matin et j'étais comme un fou dans ma chambre d'hôtel à Cape Town ! Pour moi Forest est un des plus grands acteurs de sa génération. Un surdoué ! On lui a immédiatement envoyé le scénario et il a donné son accord en deux jours. Pour Orlando, nous avions besoin d'un blanc anglo-saxon et nous avions une liste de 3 ou 4 comédiens possibles. C'est moi qui ai insisté pour que ce soit lui... Même si je sais que ce n'était pas un choix évident pour tout le monde ! Il y a trois raisons objectives qui m'ont motivé : d'abord, le personnage de Brian pouvait vite devenir une caricature. Le flic épave, qui a des problèmes avec son ex-femme, qui ne parle plus à son fils, qui boit et prend des cachets, on l'a vu très souvent... Je me suis dit qu'Orlando Bloom, qui dans la vie dégage une énergie très positive, pouvait nous surprendre, donner une autre couleur à Brian et justement éviter le cliché. Ensuite, en me renseignant sur sa vie, j'ai appris qu'il avait des liens intimes, familiaux avec l'Afrique du Sud. Son père, Harry Bloom, qui n'était en fait pas son père biologique, était un journaliste et écrivain sud-africain connu, militant anti apartheid. Il a dû fuir le pays et c'est ainsi qu'il a rencontré la mère d'Orlando en Angleterre. Ça aussi, ça me semblait une piste intéressante à creuser... Enfin, dès notre première rencontre, j'ai senti l'incroyable motivation qui l'animait. Il avait parfaitement compris l'histoire et le film qu'on pouvait en tirer. Nous étions sur la même longueur d'onde et comme Orlando est un homme intelligent, il ne restait plus qu'à travailler ensemble pour façonner Brian. Ce rôle était un vrai risque pour lui mais il m'a bluffé.

UN RISQUE ET UN ENJEU POUR LES DEUX D'AILLEURS...

Dans un monde idéal, un film devrait à chaque fois être un défi, que l'on soit réalisateur ou acteur. Nous devrions tous à chaque fois nous faire peur, nous mettre en danger. Avec ZULU, j'ai vraiment ressenti cette sensation, pour eux comme pour moi...

DEUX REMARQUES TECHNIQUES À PRÉSENT : TOUT D'ABORD LE SOUFFLE QUE VOUS DONNEZ AUX SCÈNES D'ACTION PAR L'UTILISATION DE LA CAMÉRA À L'ÉPAULE ET ENSUITE L'INTELLIGENCE DU MONTAGE QUI DONNE SOUVENT L'IMPRESSON QU'UNE SCÈNE S'IMBRIQUE DANS LA SUIVANTE.

Le mot-clé que j'ai répété à toute l'équipe, et en priorité à mon chef opérateur, Denis Rouden, et à mon chef décorateur, Laurent Ott, c'était ma volonté de tourner un film «âpre». Je ne voulais pas qu'il soit

beau, propre sur lui, mais rude, rugueux, pour coller à la violence de l'histoire. Les décors sont réalistes, justes. Leur esthétique naît de leur authenticité. Pour le filmage, il me fallait aller aussi vers la simplicité et le réalisme. D'ailleurs il n'y a pas que de l'épaule dans le film, loin de là. Il y a en fait tous les outils, tous les jouets classiques... Steadycam, grue, hélicoptère, etc. Mais je crois, j'espère, que ce n'est jamais tapé à l'œil. C'est toujours au service du récit. Cette histoire était quand même très complexe à raconter alors j'ai été, du début à la fin, obsédé par le récit. Pour moi, lorsque vous êtes réalisateur, raconter une histoire, c'est l'essence même de votre travail. Ça peut paraître simple, mais ça ne l'est pas du tout. Quant au montage, je l'ai confié à Stan Collet : rappelez-vous, c'est lui qui m'avait parlé le premier du roman «Zulu» ! C'est notre deuxième collaboration et il est venu monter en parallèle à Cape Town alors qu'au départ il devait rester à Paris. Mais sur place, je me suis rendu compte que j'allais être un peu seul et que j'allais avoir besoin d'un autre regard sur le film... Il avait pour consigne de ne rien laisser passer, de me dire les choses désagréables, d'être intransigent et il a parfaitement rempli ce rôle ! Grâce au numérique, 24 heures après les avoir tournées, je voyais mes scènes montées et du coup, je ne pouvais pas me mentir sur mon travail. Je suis très fier et content du montage du film car il est faussement simple, bourré de petits trucs un peu partout. Ça semble transparent, limpide mais ça ne l'est pas du tout.

JE REVIENS À CANNES POUR FINIR : ZULU SORTIRA EN SALLES EN FRANCE LE 6 NOVEMBRE MAIS IL Y A CETTE URGENCE DE LA CLÔTURE DU FESTIVAL... EST-CE QUE CETTE PRESSION SUPPLÉMENTAIRE VOUS A AIDÉ À LAISSER LE «BÉBÉ» VOUS ÉCHAPPER ?

Sans doute, même si je ne fais pas partie de ces réalisateurs qui ont du mal à lâcher leur «bébé» ! Lorsqu'on fait un film, on passe un contrat, juridique mais surtout moral je crois avec un producteur, un distributeur. J'essaie toujours de respecter mes engagements et la date de livraison du film en fait évidemment partie. C'est la règle du jeu. Si vous ne l'aimez pas, mieux vaut ne pas jouer. Ou trouver un autre partenaire avec d'autres règles ! La seule différence avec ZULU, c'est que les finitions sur le mix, l'étalonnage ou les effets spéciaux seront terminés au dernier moment et, en fait, je ne verrai la version définitive que le dimanche 26 mai dans la grande salle du Palais avec 2 500 personnes autour de moi ! Heureusement, même si c'est mon quatrième film, c'est peut-être le premier dont je sois vraiment fier. En tout cas, c'est celui qui ressemble le plus à ce que je souhaite faire en matière de cinéma. Alors cela me donne un peu de sérénité. Un peu.



ENTRETIEN AVEC CARYL FÉREY

AUTEUR

AVANT D'ÊTRE UN AUTEUR DE POLAR RECONNU, VOUS AVEZ TRAVAILLÉ DANS UN GUIDE DE VOYAGE... EST-CE QUE C'EST CETTE EXPÉRIENCE QUI VOUS A DONNÉ LA GOÛT DES CONTRÉES LOINTAINES PUISQUE «ZULU» SE PASSE EN AFRIQUE DU SUD ET QUE VOS DEUX ROMANS PRÉCÉDENTS, «HAKA» EN 1998 ET «UTU» EN 2004, SE DÉROULAIENT EN NOUVELLE-ZÉLANDE ?

Cette passion du voyage vient d'abord de ma propre vie : j'ai fait un tour du monde à l'âge de 20 ans et pour moi, cela correspond à mes études ! L'idée était avant tout de partir et loin effectivement. La sensation de se sentir sur une terre australe m'est unique et agréable... En fait, le plus dur, c'est toujours de quitter son «bled» : une fois qu'on a décidé de partir, on peut aller partout...

PLUSIEURS SENTIMENTS TRÈS FORTS TRAVERSENT LE FILM ET DONC LE ROMAN : ILS SONT DIRECTEMENT LIÉS À CE QUE PROCURE L'AFRIQUE DU SUD. AVEZ-VOUS RESENTI CE GENRE DE CHOC EN DÉCOUVRANT CE PAYS ?

Je suis moi-même assez excessif dans la vie et c'est vrai que l'Afrique du Sud, quand on écrit des romans noirs, c'est du pain béni ! C'est la même chose avec les auteurs américains : leur société est tellement fascinante et épouvantable à la fois que cela ne peut donner que des bons livres... Si vous allez au Liechtenstein, à part mettre le feu aux banques, vous ne trouverez pas grand-chose à faire, ni un imaginaire très développé ! L'Afrique du Sud est un des plus beaux pays au monde avec une lumière incroyable, une végétation fantastique mais aussi des problèmes colossaux hérités de l'apartheid comme le sida ou la violence... Tous ces contrastes en effet causent un choc. J'ai également eu la chance de m'y faire un ami, un journaliste qui a vécu là-bas durant les années Mandela. Quand je suis arrivé, je n'étais pas un touriste mais un auteur directement plongé dans la société, dans les townships, au milieu d'une société en pleine construction mais également habitée par ses fantômes...

LE FILM D'AILLEURS MÊLE LE POLAR, LE THRILLER, LA POLITIQUE ET LE SOCIAL : C'ÉTAIT VOTRE VOLONTÉ D'ÉCRIVAIN D'ASSEMBLER EN UN RÉCIT TOUTES LES PIÈCES DU PUZZLE SUD-AFRICAIN ?

Complètement : c'est la base de ce type de roman et de film. Ce ne sont pas des thrillers avec des meurtres et des types qui ont trois flingues ! Ça c'est davantage du jeu vidéo et ça ne m'intéresse pas du tout... Je veux explorer un pays dans son intimité, sa profondeur, ses contrastes, à travers des personnages qui permettent de parler justement de problèmes raciaux, sociaux. Jérôme est resté très proche du livre, près du cœur des personnages : il n'a pas voulu en faire juste un thriller...

QUAND «ZULU» EST PARU EN 2008, IL A CONNU UN TRÈS GRAND SUCCÈS PUBLIC MAIS IL A AUSSI RECU PAS MOINS DE 7 PRIX DONT LE GRAND PRIX LITTÉRAIRE POLICIÈRE. J'IMAGINE QUE VOUS AVEZ ÉTÉ TRÈS SOLlicitÉ POUR SON ADAPTATION AU CINÉMA...

Oui mais Richard Grandpierre a été le plus rapide ! Il venait de tourner une comédie en Afrique du Sud et avait adoré le pays. Il voulait utiliser différemment les paysages et l'ambiance, donc y faire un polar. «Zulu» était sorti depuis quelques mois, il m'a appelé pour me demander si les droits étaient libres, ce qui était le cas. À partir de là, les choses se sont faites vite et naturellement ! Cela ne veut pas dire qu'ensuite tout ait été paisible et facile pour monter le film : Richard a dû s'accrocher pour mener le projet à bien...

ET LE CONTACT AVEC JÉRÔME SALLE ? J'IMAGINE QUE C'EST ESSENTIEL POUR UN AUTEUR DE S'ENTENDRE AVEC CELUI QUI METTRA DES IMAGES SUR SES MOTS ?

Vous savez, j'ai une nature assez «cash» ! Je déteste les gens qui ont trop d'ego, ça me met mal à l'aise, ça ne fonctionne pas... Jérôme a immédiatement été très simple, très agréable : il nous a fallu dix minutes pour tomber d'accord et nous entendre ! Ne connaissant pas du tout l'Afrique du Sud, il avait une véritable humilité par rapport à ce pays donc, de mon côté, j'ai vu ce que je pouvais lui apporter, d'abord à travers le roman. Ce pays est très cinématographique et le livre est écrit, découpé comme un scénario, truffé d'endroits fabuleux à l'image : le parc botanique Kirstenbosch ou la Table Mountain par exemple... Je lui ai dit qu'il trouverait sur place cette matière-là et bien d'autres choses dans les environs du Cap ! Et je me souviens que lors de ses premiers repérages, Jérôme m'appelait ou m'envoyait des textos en me disant : «Je suis dans telle rue, je n'arrive pas à trouver tel bar...» Et je lui répondais : «Prends la 1^{ère} à droite, tu vas tomber dessus...» ! C'était amusant et intense de se retrouver complices à 10 000 kilomètres de distance. Ensuite, je suis allé sur le tournage, un peu sur la pointe des pieds, mais tout le monde m'a formidablement accueilli...

VOUS ÉCRIVEZ VOUS AUSSI DES SCÉNARIOS DONC VOUS SAVEZ QUE CETTE DISCIPLINE PASSE PAR DES CHOIX, DES COUPES, DES CHANGEMENTS : EN TANT QU'AUTEUR, COMMENT AVEZ-VOUS ACCEPTÉ CES SACRIFICES ENTRE VOTRE ROMAN ET LE FILM ?

C'est le cinéma, c'est une adaptation ! On sait qu'en tant que lecteur, nous avons plus d'imagination qu'une caméra et c'est pourquoi nous sommes souvent déçus en voyant le film tiré d'un livre. Après, il faut voir et apprécier comment se font les choses : j'avais une totale

confiance en Richard et Jérôme. Bien sûr, ils ont fait des changements par rapport à mon roman mais l'essentiel est respecté, notamment à la toute fin de l'histoire. Pour que ce soit acceptable, il fallait que cela corresponde à l'Afrique du Sud et donc à l'histoire de base. C'est un récit dur, peuplé de personnages qui le sont tout autant et la vision qu'en donne Jérôme correspond à la mienne donc c'est le plus important !

UN MOT DES ACTEURS DU FILM : EST-CE QUE FOREST WHITAKER ET ORLANDO BLOOM COLLENT, EUX AUSSI, À VOS ALI ET BRIAN DE PAPIER ?

Ce qui est extraordinaire, c'est que le casting a changé depuis l'origine de l'adaptation. Finalement, Forest Whitaker a endossé le rôle d'Ali, plus massif que je ne l'avais imaginé en écrivant. Mais quand je suis allé sur le tournage et que je l'ai entendu prononcer ses premiers mots, je me suis dit que je ne pouvais pas rêver meilleur Ali que lui ! Quant à Brian, c'est une formidable surprise. Whitaker, on sait que c'est un immense comédien, il l'a prouvé. Orlando Bloom,

lui, n'avait pas encore atteint ce niveau de jeu ou abordé ce registre-là... Toutes les filles sont folles de lui mais pas grâce à ce style de personnages ! Quand j'étais sur le plateau, il m'a littéralement sauté dessus en me disant : «C'est toi l'auteur ? Merci, c'est exactement ce que je cherchais. Ça fait des années que je joue un elfe dans LE SEIGNEUR DES ANNEAUX !» Il était totalement investi dans le rôle, il est arrivé trois semaines avant le tournage pour s'imprégner des lieux...

EST-CE QUE CETTE EXPÉRIENCE DU ROMAN «ZULU» AU FILM ZULU VOUS A DONNÉ L'ENVIE D'AUTRES EXPÉRIENCES DE CINÉMA ?

Oui, je suis en train d'écrire l'adaptation de mon dernier roman, «Mapuche», qui est aussi un récit très dur, basé sur un contexte réel : le combat des mères et grand-mères de la place de Mai à Buenos Aires en Argentine... Ça raconte le destin de ces indiens Mapuche qui ont été en grande partie exterminés durant la dictature... Comme dans ZULU, on y croise pas mal de fantômes !





ENTRETIEN AVEC JULIEN RAPPENEAU

COSCÉNARISTE

SI L'ON REGARDE VOTRE PARCOURS DE SCÉNARISTE, ENTRE 36 QUAI DES ORFÈVRES, PARS-VITE ET REVIENS TARD ET ZULU, VOUS AVEZ NOTAMMENT ABORDÉ PAR TROIS FOIS DÉJÀ DES AMBIANCES PLUTÔT RUDES EN MATIÈRE DE POLAR. QU'EST-CE QUI VOUS FASCINE DANS CES UNIVERS-LÀ ?

J'y trouve la possibilité d'accompagner des personnages très forts, confrontés quotidiennement à la violence du monde tout en ayant, toujours, leurs problématiques personnelles et humaines à gérer. Ce sont souvent des personnages riches, complexes, donc intéressants. C'était vraiment le cas dans le roman de Caryl Férey avec ces héros dont l'identité est totalement nourrie de l'histoire particulière de l'Afrique du Sud. Par ailleurs, le polar offre la possibilité de bâtir des histoires rythmées, prenantes, mystérieuses, ce qui est excitant pour un scénariste. Il y avait tout cela dans «Zulu» ! Avec un personnage supplémentaire fascinant, qui fait partie intégrante du roman et du film : l'Afrique du Sud, en particulier la ville du Cap. Ce n'est pas un pays que l'on a l'habitude de voir au cinéma. Et c'est évidemment l'une des choses qui nous a beaucoup plu avec Jérôme Salle à la lecture du roman de Caryl Férey.

QUAND ON PART D'UN TEL ROMAN, QUE FAUT-IL OBLIGATOIREMENT EN GARDER ET QUE DOIT-ON LAISSER DE CÔTÉ OU CHANGER ?

L'écueil principal était la richesse du roman : 450 pages ! Un livre avec une intrigue complexe, beaucoup de personnages secondaires, d'évocations du passé de ces personnages... Pour aboutir à un film rythmé d'un peu moins de deux heures, tout en gardant l'intrigue du roman et la multiplicité des points de vue, il fallait à la fois simplifier et densifier l'histoire. Évidemment, nous sommes partis avec Jérôme Salle des deux «héros» du roman, de leurs identités, de leurs problématiques tout en les basculant dans une narration cinématographique. À un moment, une fois décidée la thématique principale qui nous intéressait, celle du pardon, il nous a fallu refermer le roman «Zulu» pour nous projeter dans le film. Ça implique en effet de faire des choix, d'abandonner certains personnages, certaines sous-intrigues, pour ne conserver que l'essentiel en respectant l'esprit du livre, son ton et aussi la place qu'il laisse à l'histoire de l'Afrique du Sud et à sa réalité socio-politique actuelle.

ET JUSTEMENT, EN TANT QUE SCÉNARISTE, J'IMAGINE QUE VOUS RENDRE SUR PLACE POUR L'ÉCRITURE A ÉTÉ UN MOMENT IMPORTANT...

Nous sommes allés y passer deux semaines avec Jérôme lorsque nous avons eu une première version du scénario... Le roman de Caryl Férey était une base extrêmement précieuse, très documentée du fait de son long séjour sur place. En amont de l'écriture, nous avons également lu d'autres ouvrages, des articles sur l'Afrique du Sud, regardé des documentaires, des émissions. Ensuite, ces pré-repérages du tournage nous ont permis de vérifier si ce que l'on racontait était cohérent avec l'ambiance, la

culture locale, les rapports sociaux ou encore la géographie des lieux. Cela a conduit d'ailleurs à des modifications dans notre adaptation.

L'HISTOIRE S'APPUIE SUR UN PARADOXE TRÈS INTÉRESSANT : ELLE POSSÈDE TOUS LES CODES DU «BUDDY-MOVIE», (DEUX PERSONNAGES QUI N'ONT RIEN À FAIRE ENSEMBLE ET QUI POURTANT SE COMPLÈTENT), MAIS ELLE DYNAMITE CES CODES !

C'est l'un des aspects très intéressants dans le livre et que nous avons voulu creuser : l'étrange amitié qui unit Ali et Brian. Ce sont deux types, deux flics qui n'ont pas le même profil psychologique, pas la même vie, pas du tout la même histoire familiale et qui pourtant sont profondément liés... Leur style est totalement opposé mais ils veulent plus que tout travailler ensemble. Ali défend Brian envers et contre tous, y compris sa hiérarchie, il veut le garder à ses côtés malgré un certain manque de professionnalisme de ce dernier... Ali, au fond, sait bien que Brian a besoin de ce travail pour ne pas basculer définitivement dans l'auto-destruction. J'aime cette idée d'un duo apparemment traditionnel dans son opposition, mais dont la relation est en réalité beaucoup plus riche, mélange d'un profond respect et d'amitié.

PUISQU'ON PARLE DE DUO : ZULU MARQUE VOTRE TROISIÈME COLLABORATION AVEC JÉRÔME SALLE APRÈS LARGO WINCH ET LARGO WINCH II : COMMENT PARLERIEZ-VOUS DE VOTRE TRAVAIL COMMUN ?

Je crois qu'avant tout nous nous entendons très bien ! Nous communiquons beaucoup sur le film, au-delà même du scénario. J'ai rencontré Jérôme avant l'écriture du premier LARGO WINCH et j'ai appris à travailler avec lui. Nous formons une sorte d'équipe complémentaire : nous avons des goûts communs mais chacun garde son individualité. C'est en effet notre troisième film ensemble mais nous ne sommes pas lassés de cette collaboration parce qu'à chaque fois, nous avons essayé de nous renouveler et de nous lancer de nouveaux défis. Pour ZULU, il fallait parvenir à rendre compte, comme dans le roman, de la richesse humaine, politique et sociale de l'Afrique du Sud tout en écrivant un film tendu où le principal demeure, cependant, l'intime des personnages.

ZULU VA ÊTRE PRÉSENTÉ EN CLÔTURE DU FESTIVAL DE CANNES, LE PLUS GRAND ET LE PLUS PRESTIGIEUX AU MONDE. POUR UN JEUNE SCÉNARISTE, C'EST AVANT TOUT DE LA SATISFACTION, DE LA FIERTÉ ?

Une fierté bien sûr, mais avant tout du plaisir et une heureuse surprise ! ZULU est plus qu'un polar : une histoire policière forte dans un contexte social et politique rude, traversée par des personnages marquants. Au-delà de la seule intrigue policière, le film de Jérôme dégage une force et de vraies émotions. Aller à Cannes est très excitant, formidable pour le film, pour Jérôme, pour Caryl Férey, pour Richard Grandpierre et toute l'équipe... À n'en pas douter, la projection dans le grand auditorium Lumière sera pour nous un moment mémorable...



ENTRETIEN AVEC ALEXANDRE DESPLAT

MUSIQUE ORIGINALE

ZULU EST UNE NOUVELLE ÉTAPE DE VOTRE TRAVAIL DE COMPOSITION POUR JÉRÔME SALLE... D'OÙ VIENT L'ENVIE DE POURSUIVRE CETTE COLLABORATION, TRÈS DIFFÉRENTE DES FILMS LARGO WINCH ?

Jérôme m'a contacté lorsqu'il préparait le premier volet de LARGO. Nous nous sommes rapidement très bien entendus ! J'ai tout de suite apprécié sa franchise, son énergie et son exigence en matière de mise en scène. Je ne me suis pas trompé...

UN TROISIÈME FILM ENSEMBLE COULAIT DONC DE SOURCE ?

Ça n'est jamais le cas, l'expérience me l'a appris ! Jérôme a juste eu la gentillesse de faire à nouveau appel à moi pour ZULU et j'ai continué avec lui assez logiquement.

ZULU EXPLORE UN UNIVERS TRÈS RUDE, VIOLENT. COMMENT TRAVAILLEZ-VOUS SUR CE GENRE DE FILM : AVEZ-VOUS BESOIN DE VOIR DES IMAGES, DE LIRE LE LIVRE PUISQUE C'EST À LA BASE UN ROMAN ?

Je n'ai pas lu le livre mais le script que j'ai moi aussi trouvé brutal et dur. Ça m'a d'ailleurs aidé à imaginer ce que serait la musique et surtout, aussi, ce qu'elle ne serait pas ! Très tôt, Jérôme a compris que ça ne pourrait pas être une musique d'action, parce que ces scènes-là sont toujours assez fulgurantes dans le film, sans complaisance. Si la musique se prenait à vouloir souligner l'action, cela aurait eu l'effet inverse. Pour moi, la musique est plutôt présente pour créer une atmosphère lourde, étrange. J'ai utilisé un orchestre, épaulé par beaucoup d'éléments électroniques mais sans aucun apport d'instruments ethniques qui puissent nous ramener en Afrique. L'idée était de garder une distance, de ne pas se laisser piéger par un film de genre.

C'EST INTÉRESSANT PARCE QUE POUR ARGO PAR EXEMPLE, VOUS AVEZ TENU AU CONTRAIRE À INTÉGRER DANS VOTRE BANDE ORIGINALE DES INSTRUMENTS ET DES MUSICIENS PERSES.

Mais il y avait pour cela une raison très forte : Tony Mendez, le personnage de Ben Affleck, a pour mission d'entrer en Iran, dans un monde hostile et d'en ressortir en ayant sauvé des otages. Donc la musique, pour moi, représentait cet univers ennemi. La rupture entre le début du film baigné de musique occidentale et la seconde partie plus ethnique en Iran était essentielle. Dans ZULU, on est d'entrée en Afrique du Sud, dans un univers inhospitalier, avec deux personnages sud-africains, un Blanc et un Noir. Tous deux sont à la recherche de la solution d'une énigme, compliquée par des réseaux de narco-

trafiquants et de gangsters. Le contexte local existe, pas besoin de le souligner.

VOUS FAITES PARTIE AUJOURD'HUI D'UNE TOUTE PETITE LISTE DES COMPOSITEURS LES PLUS DEMANDÉS AU NIVEAU MONDIAL ET POUTANT VOUS CONTINUEZ À CHOISIR VOS PROJETS AVEC HUMILITÉ ET CURIOSITÉ, NOTAMMENT EN FRANCE.

Je reste toujours heureux de la rencontre avec un metteur en scène ou qu'un autre me rappelle, comme Jérôme ou Jacques Audiard par exemple, pour un nouveau voyage. J'aime aussi varier les expériences musicales : si LARGO WINCH s'inscrivait davantage dans une ambiance «Bondienne» ou «John Barryesque», ZULU m'a emmené ailleurs, avec le sentiment d'une mise en danger. Et ça ne ressemble pas non plus à ce que je viens d'enregistrer pour MARIUS et FANNY de Daniel Auteuil ! A priori, c'est ça qui est excitant : je ne saute pas à l'élastique mais c'est tout comme !

DERNIÈRE CHOSE : ZULU VA FAIRE LA CLÔTURE DU FESTIVAL DE CANNES. VOUS CONNAISSEZ BIEN CE RENDEZ-VOUS POUR Y AVOIR ÉTÉ EN COMPÉTITION ET MEMBRE DU JURY EN 2010. QUELS CONSEILS POURRIEZ-VOUS DONNER À JÉRÔME SALLE, RICHARD GRANDPIERRE ET TOUTE LEUR ÉQUIPE POUR LES AIDER À SUPPORTER L'ANGOISSE DE LA PROJECTION DEVANT LE TOUT CINÉMA MONDIAL ?

Simplement leur dire qu'ils doivent rester humbles mais aussi avoir confiance en leur film. ZULU est une remarquable adaptation du roman de Caryl Férey, porté par un casting fabuleux avec un Forest Whitaker revenu au sommet et un Orlando Bloom inédit, une mise en scène virtuose de simplicité... et évidemment une musique extraordinaire !

LISTE ARTISTIQUE

BRIAN EPKEEN

ALI SOKHELA

DAN FLETCHER

RUBY

CLAIRE

DE BEER

CAT

OPPERMAN

ZINA

TARA

KRUGER

STAN

JANET

JOSPEHINA

RICK

CAPTAIN ADAMS

THEMBA

MAIA

MYRIAM

ORLANDO BLOOM

FOREST WHITAKER

CONRAD KEMP

INGE BECKMANN

TINARIE VAN WYK-LOOTS

REGARDT VAN DEN BERGH

RANDALL MAJJET

PATRICK LYSTER

JOËLLE KAYEMBE

TANYA VAN GRAAN

DANNY KEOGH

CHRISTIAN BENNETT

IMAN ISAACS

NOMHLE NKOYENI

DEAN SLATER

OSCAR PIETERSEN

KHULU M SKENJANA

CHUMA SOPOTELA

THENJIWE STEMELA

LISTE TECHNIQUE

RÉALISATEUR

SCÉNARIO

D'APRÈS LE ROMAN « ZULU » DE

PRODUCTEUR DÉLÉGUÉ

PRODUCTEUR EXÉCUTIF

COPRODUCTEURS AFRIQUE DU SUD

COPRODUCTEUR

PRODUCTEURS ASSOCIÉS

DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE

CHEF DÉCORATEUR

MUSIQUE ORIGINALE

CHEF MONTEUR

CRÉATEUR DE COSTUMES

CASTING

CHEF OPÉRATEUR DU SON

MONTEUR SON

MIXAGE

DIRECTEUR DE PRODUCTION

1^{ER} ASSISTANT RÉALISATEUR

SCRIPTES

CHEF COIFFEUR

CHEF MAQUILLEUR

CHEFS COSTUMIÈRES

RÉGISSEUR GÉNÉRAL

CHEF MACHINISTE

CHEF ÉLECTRICIEN

DIRECTEUR DE POST-PRODUCTION

COORDINATEUR DES CASCADES

SUPERVISEUR EFFETS SPÉCIAUX

MAKING-OF

JÉRÔME SALLE

JULIEN RAPPENEAU & JÉRÔME SALLE

CARYL FÉREY

(ED. GALLIMARD – COLLECTION SÉRIE NOIRE 2008)

RICHARD GRANDPIERRE

FRÉDÉRIC DONIGUIAN

ERIC VIDART LOEB, JULI LOTTER

ROMAIN LE GRAND

FLORIAN GENETET-MOREL, VIVIEN ASLANIAN

DENIS ROUDEN

LAURENT OTT

ALEXANDRE DESPLAT

STAN COLLET

RAE DONNELLY

MITO SKELLERN

NICO LOUW

PASCAL VILLARD

JEAN-PAUL HURIER

JANINE VAN ASSEN

BRIEUC VANDERSWALM

TAMSIN HALL, VINCA COX

RICK FINDLATER

RAINE EDWARDS

GIZELLE BAUMGART, ROCHELLE SISSING

ETIENNE VAN NIEKERK

ROB FISCHER

WAYNE SHIELDS

DORIS YOBA

KERRY GREGG

CORDELL MC QUEEN

SIMON PHILIPPE

TOURNAGE DU 24 SEPTEMBRE AU 7 DÉCEMBRE 2012 - AFRIQUE DU SUD